Document generated on 10/12/2024 2:47 a.m.

**Liaison**

# Genèse de l'identité franco-ontarienne

## Roger Bernard. *De Québécois à Ontarois*, Hearst, Éditions du Nordir, 1988, 186 pages

J. Yvon Thériault

Number 50, January 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43121ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Thériault, J. (1989). Review of [Genèse de l'identité franco-ontarienne / Roger Bernard. *De Québécois à Ontarois*, Hearst, Éditions du Nordir, 1988, 186 pages]. *Liaison*, (50), 16–17.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Genèse de l'identité franco-ontarienne

**Roger Bernard, *De Québécois à Ontarois***, Hearst, Éditions du Nordir, 1988, 186 pages.

**Roger Bernard**

**par J. Yvon Thériault**

Après avoir lu **De Québécois à Ontarois**, de Roger Bernard, on reste intrigué par le choix du titre. Certes, l'auteur nous rappelle que les Franco-Ontariens d'aujoud'hui sont, pour la plupart, les descendants de Canadiens français immigrés du Québec. Mais, lui-même souligne que jusqu'aux années soixante, d'un côté comme de l'autre de la rivière des Outaouais, on était des Canadiens français. C'est uniquement avec la tourmente de la Révolution tranquille que les Canadiens français se transforment en Québecois d'une part, et en Franco-Ontariens d'autre part. Si les Franco-Ontariens ont les mêmes ancêtres que les Québécois, ils n'ont donc jamais partagé, comme le titre pourrait le laisser penser, l'identité québécoise.

La comparaison structurelle entre la réalité minoritaire québécoise et la réalité minoritaire ontaroise effectuée dans l'ouvrage ne permet pas non plus de saisir la signification du titre. Au contraire d'une continuité du fait québécois au fait ontarois, la lecture conduit plutôt à identifier deux réalités radicalement différentes. Deux sociétés à « segmentation différenciée » avec la conséquence qu'il y a peu de chances que se produise ici la forte politisation ethnoculturelle qu'a connu le Québec au cours du dernier quart de siècle.

Mais, en fait, un tel titre relève peut-être, avant tout, de la difficulté même à définir le fait d'être Franco-Ontarien. Car, c'est bien à ce périlleux exercice que nous invite Roger Bernard dans son essai sociologique sur la communauté ontaroise. Un exercice qui passe, autant dans le rapport à l'histoire qu'à celui de l'avenir de l'Ontario français, par un va-et-vient entre la question québécoise et la question ontaroise.

Au delà toutefois de la référence nécessaire au Québec, c'est en utilisant l'appareillage conceptuel de la sociologie des relations ethniques que l'auteur tente de préciser les balises de l'identité ontaroise. Il aime d'ailleurs reprendre le célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir (On ne naît pas femmes, on le devient) pour résumer l'essentiel de son propos. Appliqué à la situation franco-ontarienne, ceci signifie qu'il ne suffit pas d'avoir des ancêtres français, d'être issu d'un peuple rural, catholique et porteur d'eau, ni même de parler de façon prépondérante (ou uniquement) le français, pour être Franco-Ontarien. Faut-il encore, ajoutera-t-il, que ces éléments soient transformés en une conscience commune. C'est le sentiment subjectif d'appartenance à une communauté qui forme le noyau central de l'identité ethnoculturelle.

Une telle définition conduira l'auteur, en conclusion, à rappeler à tous les définisseurs de stratégies de développement que la question ontaroise est avant tout une question à dimension culturelle. Le maintien d'une communauté forte, avant d'être le fait d'une reconnaissance politique ou celui de la construction d'institutions socio-économiques, sera assuré par la capacité, à travers les réseaux de socialisation (école, famille) de transmettre l'identité ethnique, c'est-à-dire le sentiment d'appartenance à une collectivité spécifique.

On serait tenté ici de reprocher à l'auteur sa conception trop idéaliste de l'identité ethnique. Il me semble que les identités, comme les autres phénomènes sociaux, ont besoin de nourritures terrestres. Si le fait d'apprendre la chimie et les mathématiques en français, comme le souligne l'auteur, ne conduit pas nécessairement à produire des Franco-Ontariens, il faut rappeler qu'une conscience subjective incapable de s'incarner dans des pratiques concrètes a peu de chances de se maintenir. Le sentiment d'appartenance est stimulé par les pratiques dans lesquelles sont inscrits les individus. On ne peut toutefois lui reprocher, surtout en ce moment où tous les regards sont braqués vers Toronto et la Loi 8, de nous rappeler que c'est au niveau très quotidien de la capacité à transmettre l'héritage culturel que se jouera l'avenir de l'Ontario français. C'est à ce niveau qu'on devient Franco-Ontarien.

Roger Bernard nous convie à une réflexion à la fois salutaire et essentielle, une réflexion théorique sur la genèse de l'identité ontaroise qui, à l'encontre de ce qui est souvent entendu dans le milieu franco-ontarien, est une denrée rare. En rappellant que par anti-intellectualisme

*nous refusons presque systématiquement l'analyse théorique*, l'ouvrage participe à combler un vide dans l'analyse de la communauté ontaroise.

Il pèche peut-être, toutefois, par excès contraire. On aurait aimé en effet que l'armature théorique soit un peu moins visible, mieux diluée dans la riche compilation des données sociographiques. On aurait aussi aimé que ce même outillage théorique ne participe pas, pour reprendre l'expression de Max Weber, dont il est beaucoup question dans l'ouvrage, à désenchanter le réel.

En conclusion et en épilogue, Roger Bernard réussit par contre à sortir du cadre théorique pour interpréter plus subjectivement la conjoncture politique actuelle. On sent mieux alors le souffle de l'acteur engagé derrière le sociologue. Le propos est ici délibérément pessimiste, un peu trop d'ailleurs. Le bilinguisme, comme politique pour la minorité ontaroise, y est décrit comme une voie sans issue. Obnubilé par celui-ci, on aurait oublié de regarder l'essentiel, de se demander comment on devient Franco-Ontarien.

**J. Yvon Thériault est directeur du département de sociologie à l'Université d'Ottawa.**

# Journal d'un poète

**par Alexandre L. Amprimoz**

Mes idées ne sont pas celles de Michel Muir, mais je dirais que le douzième livre de ce professeur au Collège universitaire de Hearst doit être lu car il restera peu de notre vie littéraire et il faut soutenir ceux qui se dévouent à cette cause.

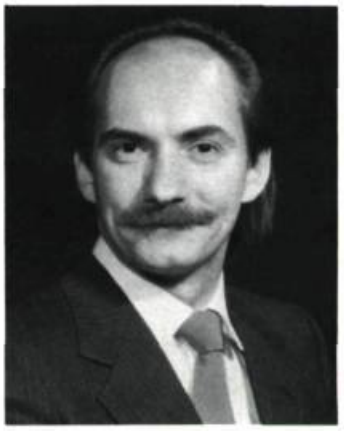
Certains penseront que ce texte est le plus théorique de Muir, d'autres s'y perdront. Le principe est pourtant simple : quelques idées à la mode sont appliquées et mesurées selon la réalité contemporaine. Dans son Avant-dire l'auteur tient à se distinguer des « faiseurs de thèses » et des « producteurs de structure fictive ». On croirait entendre l'écho de Montaigne car Michel Muir est lui-même la matière de son livre. Inutile de dire que tout cela manque de rigueur, mais l'enthousiasme et la connaissance directe de la littérature d'ici et de maintenant ne peuvent pas être mis de côté. Muir demeure un écrivain engagé, parfois pamphlétaire au point de sembler fanatique, parfois désespéré au point de nous faire croire que tout est perdu.

Le livre est dédié à Léo A. Brodeur, l'une de nos figures littéraires les plus injustement négligées. Cette dédicace constitue un signe marquant. C'est, en effet, de noblesse dont il est question et le mot aristocratie revient souvent sous la plume de l'auteur. Les pages dédiées à quelques-uns de nos intellectuels insistent sur la rareté d'une race spirituelle qui ne se contente guère de médiocrité. On pourrait difficilement attaquer l'auteur de **Poésie** sur ce point, mais on pourrait lui rappeler que ce sont justement les professeurs les plus médiocres qui se plaignent le plus souvent de la faiblesse des étudiants. Certes, l'approche pédagogique de René Dionne, qui consiste à faire penser les jeunes au lieu de les transformer en perroquets, est des plus louables. On ne sort pas de l'humanisme : nous préférons tous les têtes bien faites. Mais franchement, trouve-t-on encore des têtes bien pleines?

Ce qu'il y a de plus incohérent en littérature c'est justement ce genre de livre qui mélange théorie et expérience vécue. Peut-on vraiment définir la poésie à partir du *salon du livre qui se déroula en Estrie, à l'automne 1983* (page 38)? Ce n'est pas la description du salon qui est en cause mais la définition du genre littéraire. **Poésie** est au fond un livre de mémoires; c'est là que réside son intérêt qui est d'ailleurs loin d'être négligeable. Quelques portraits sont très bien réussis : l'éditeur Antoine Naaman (pages 46–49), le professeur René Dionne (pages 126–128) et le professeur Léo Brodeur (pages 185–187). Quelques opinions valent la peine d'être discutées : la langue littéraire (pages 124–126), les valeurs sûres en littérature (pages 81–83) et l'auto-analyse (pages 58–65).

Le journal d'un poète enthousiaste et pamphlétaire de notre temps et de notre lieu vaut-il la peine d'être lu? À vous d'en juger. Je finirai simplement en vous rappelant que ça ne manque ni d'énergie ni d'anecdotes...

Michel Muir, **Poésie : la noblesse du réel**, essai, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1988.



**Michel Muir**